Mon pays

Autor(en): **Krieg, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Coup-d'oeil sur les travaux de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **- (1854)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684256

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Mon Pays.

A LA SECTION DU LAC.

Amis, à votre appel quand ce jour nous rassemble,
Dans ces lieux que mes pas foulèrent tant de fois,
Dans ce pays riant où nous vîmes ensemble
La tempête sur l'onde et le calme des bois...
Pardonnez si mon cœur se trouble et ma voix tremble,
A toi, Section du Lac, les accents de ma voix.

Salut, au nom des flots qui baignent nos rivages,
O frères Neuvillois, chers à mon souvenir !
Au nom de mon Jura, de ses sites sauvages,
Au nom de l'amitié qui brave les orages,
Au nom du doux espoir qui dore l'avenir.

J'entends ta voix, Jura, pays de ma naissance,
Ton amour nons unit, ton esprit est sur nous !
Fuyez, ô passions ; vains bruits, faites silence;
Ange de mon pays, ta sublime présence
Réchauffe mon génie et me jette à genoux.

Encore un chant, donc, ô ma lyre !
Prodigue aujourd'hui tes accords ;
La terre natale m'inspire
Et son délicieux sourire
Me verse les plus doux transports.
Que ma faible voix puisse dire ,
Dans un harmonieux délire,
O sol natal, tout ton empire
Sur un cœur plein de tes trésors.

Ascende au-dessus de ce monde,
Oublie et les lieux et les temps ;
Monte, en ton extase profonde,
A celui qui fait couler l'onde
Et qui gouverne les autans.
Qu'à sa voix mon être réponde ;
En lui seul mon espoir se fonde,
A lui sont mes premiers accents.

Car c'est toi, toi Seigneur, dont l'éternelle essence
De ces globes épars qui roulent en cadence,
D'un seul mot de ta bouche as mesuré le cours.
Toi qne, toujours active et toujours repoussée,
Pour te connaître à fond aborde ma pensée...
Qui remplis de ma vie et les nuits et les jours.

Oui, c'est toi, je le sais, dont la main paternelle,
Lorsque le faible oiseau frissonne sous son aile,
Renouvelle sa plume aux durs jours des hivers.
Toi, qui pour le poète, à l'âme trop sensible,
As fait l'enthousiasme écrasant et terrible,
Et pour le consoler l'harmonie et les vers.

Je te connais, Seigneur, mon être te réclame,
Tu m'appris à chanter les œuvres que tu fais...
Leur ensemble admirable et m'étonne et m'enflamme ;
Chacune a des accents pour répondre à mon âme,
L'insecte et le soleil me disent tes bienfaits.

Mais parmi tous ces biens que ton amour nous donne,
De ces nobles instincts que tu gravas en moi,
Il en est un, de l'homme immortelle couronne : —
Pays, pays natal, quel charme t'environne,
Que ton nom en tous lieux dans mon âme résonne,
Et qu'un secret ennui m'assaille loin de toi ?

Comme une ombre qui passe,
Le jour en vain s'efface,
En vain le temps s'enfuit;
Car, comme l'éclair trace,
Alors qu'il fend l'espace,
Un sillon dans la nuit....
Ainsi toujours vivace,
Sans que mon cœur s'en lasse
Et sans que rien la chasse,
Ton image me suit.

Non, quand ces biens que l'homme encense,
Trop vains objets de ses amours,
Quand les trésors de l'opulence
De leur dédaigneuse abondance
Promettraient de combler mes jours...
Toi seul ferais ma jouissance,
O doux pays de mon enfance,
Et mon cœur sevré d'espérance
Pour toi rajeunirait toujours.

Rêveur aux premiers jours de ma paisible vie,
Aux lieux qui m'ont vu naître à jamais enchaîné,
N'ayant pour horizon qu'une verte prairie,
Quelques arbres touffus, mon lac à l'onde unie —
J'ouïs à l'étranger cette parole impie :
« Insensé, qui s'attache au toit où l'on est né?...
« Tous les lieux ici-bas nous sont une patrie.... »
J'en pleurais. — Mais chez vous le cœur m'a ramené.

Malheur, malheur à qui le doux toit de son père,
Humble et rustique asile où siégeait la vertu...
Malheur à qui le lieu le plus saint de la terre
Ne fait point vibrer l'âme et n'a point de mystère!
Son infortune, hélas, l'a bientôt abattu.
Ici-bas sans refuge en qui son âme espère,
Au combat de la vie, impuissant, solitaire,
Il devra succomber sans avoir combattu!

Pour moi — j'en bénis Dieu — dans l'immense nature
Je ne désire rien que l'ombre de mes bois ;
Rien que mon lac paisible au ravissant murmure,
Rien qu'un modeste coin, une retraite obscure,
Et cet âtre où mon âme encor naïve et pure
Retrouve avec transport les beaux jours d'autrefois.

Ah ! donnez-moi pour vivre un ombrage tranquille
Sous les pommiers en fleurs plantés par mes aïeux.
Donnez ce toit qui fume et ce moulin agile
Dont le bruit, quand au soir s'endormait la famille,
Berçait longtemps encor tous mes rêves joyeux.
Donnez-moi ce foyer où le fagot pétille....
Et plus heureux qu'un roi dans sa grandeur futile,
Libre de noirs soucis et de crainte servile,
Lorsque viendra ma fin je veux fermer les yeux.

Donnez-moi ce vieux banc, où souvent dans mes veilles,
Lorsque mon âme ardente évoquait l'avenir,
Aux récits du grand-père attachant mes oreilles,
J'admirais de nos champs les rustiques merveilles.
Donnez mes bœufs pesants et mes vives abeilles....
Et je dirai : Seigneur, cesse de me bénir !

Déjà dans sa course constante
Ah ! le temps a tout emporté.
Et puis sur sa fatale pente,
Que chaque heure rend plus glissante,
Mon œil voit avec épouvante
Hélas, le peu qui m'est resté.

Rien, rien qu'un souvenir encor rempli de charmes,
Parfois une douleur, et grâce à toi, mon Dieu,
Cet esprit résigné qui sait sécher ses larmes,
Et qui sait, au milieu du bonheur, des alarmes,
Que notre cœur vieillit en tout temps, en tout lieu.

Hier je visitai le rustique village,
Où mon père à l'enfant enseignait les vertus,
Où sous son doux regard s'écoula mon jeune âge ;
Le laboureur pensif se rendait à l'ouvrage...
Mais des pleurs bien amers inondaient mon visage. —
O Nods, tes habitants ne me connaissaient plus.

Et pourtant j'ai joué dans tes vertes prairies ;
Pourtant je reconnais les arbres du verger :
Leur tronc est vert encore, et leurs branches fleuries
Mainte fois m'ont porté, quand mes mains aguerries
Arrachaient à l'oiseau son nid tendre et léger.
La pierre est encore là témoin des rêveries,
Quand j'attendais le soir nos deux vaches chéries,
Qu'annonçait au lointain la corne du berger.

Pourtaut voilà l'étable où la cloche argentine
Dans le calme des nuits résonnait jusqu'à moi.
Là mon frère adoré de la maison voisine,
Aux longs crins du cheval, de sa main enfantine
Hardiment suspendu, galopait sans effroi.

Ah ! c'est que les amis dorment sous la poussière !
Dix-sept ans ont passé sur leurs toits enfumés.
Ils dorment dès longtemps près du temple où mon père
Pour la première fois, d'un ton noble et sévère,
Dédiant ses parvis au Dieu que tout révère,
Faisait couler des pleurs de leurs yeux bien-aimés.

Il est dur, pour un cœur aux brûlantes étreintes,
Qui voit dans le passé ses rêves les plus beanx,
D'attacher ses regards aux muettes empreintes,
De voir ceux qu'il aimait aux lugubres enceintes,
Et jeune, de n'aimer plus rien que des tombeaux !

Neuvilloïs, Neuvillois, quelle douleur m'oppresse,
Quand la douce amitié nous rassemble aujourd'hui ?
Aux frères réunis, le cœur plein d'allégresse,
Pourquoi montrer des yeux voilés par la tristesse,
Et troubler de mes pleurs le jour qui nous a lui ?

Vos mains ont élevé sous l'ombre frémissante,
Où nos cœurs tour à tour inhument leurs débris,
Le marbre qui redit votre douleur touchante :
D'un pieux souvenir, preuve noble et vivante.
Honneur, honneur à vous, ville reconnaissante !
Votre amour généreux, vous me l'avez appris.

C'est qu'il est dans nos rangs une lacune immense,
Comme il est en moi-même un vide douloureux ;
C'est qu'une bouche aimante est réduite au silence ;
C'est qu'un cœur noble et chaud au tombeau nous devance ;
Et ceux qui l'ont connu, pour bénir sa présence,
Ont pleuré tous un père — il en fut un pour eux.

Permettez aujourd'hui que j'évoque son ombre.
Dieu l'a pris ; par nos pleurs le rappellerions-nous !
Non, non, ne craignez point quelque tableau trop sombre,
Souffrez de ses vertus que je taise le nombre,
Car ses humbles bienfaits, ils sont gravés en vous.

Mais le pays natal aujourd'hui me rappelle
L'adieu que de sa bouche, hélas, j'ai recueilli,
Quand ma main se pressait dans sa main paternelle —
Ces beaux élans d'amour pour sa terre si belle,
Doux échos que toujours ma mémoire fidèle
Gardera, jeune encor, quand tout aura vieilli :

« — Mon fils, à l'Eternel ta première pensée,
A ta mère l'amour, l'estime à tes aïeux.
Va, ne rougis jamais de l'époque passée ;
Evite avec mépris cette foule insensée,
Qui loin de son berceau pense se trouver mieux. »

« Donne à l'humanité tous les jours de ta vie !
Pour faire son bonheur montre lui la vertu.
Sois un bon citoyen du Jura, ta patrie,
Et viens ici mourir, si ton âme est flétrie,
Car un plus beau pays, où le trouverais-tu ? — »

Pour moi je ne désire
Que l'air que je respire
Sous ce ciel embaumé,
Ma place dans mon temple,
L'œil serein qui contemple
Mon pays bien-aimé.

A mon Dieu je demande
Que toujours il me rende
Digne de mon Jura;
Qu'il garde Neuveville,
Que mon âme tranquille
A jamais aimera.

Je ne veux rien que l'onde,
Magique et vagabonde,
De mon lac transparent;
Que les fraîches haleines,
Qui font jaillir ses plaines
Sur son bord verdoyant;

Que son île riante,
Dont l'aspect nous enchante;
Et le noble château,
Imposante ruine,
Qui surmonte et domine
Le fertile coteau;

Que les fruits de nos terres,
Des temps toujours prospères
Pour calmer nos besoins;
Qu'une grimpante treille,
Dont la grappe vermeille
Récompense nos soins.

Je veux voir les orages
Sur nos rochers sauvages
Et les chênes vieillis;
Le vigneron rustique,
Sous mon toit domestique,
A mon foyer assis.

Aux durs temps où nous sommes,
Je veux parmi les hommes,
Par la haine épuisés,
Rétablir la justice,
Comme un père propice
A ses fils divisés.

A ce lieu tout m'enchaîne,
Et l'injustice humaine
Qui s'attache à nos pas,
Et la rongeante envie,
Fléau de notre vie,
Oh, ne m'atteindra pas.

Amis, dont la tendresse
Charmera ma vieillesse,
Comme un présent de Dieu,
Soyez ma jouissance
Jusqu'au jour du silence
Et du dernier adieu.

Doux pays, quand pour moi viendra l'heure dernière,
Qu'il faudra te quitter pour l'éternel repos,
Couvre mes os lassés de ta noble poussière ;
Aux murs silencieux du calme cimetière
Donne un humble réduit pour terme à mes travaux.

Neuvillois, Neuvillois, une tombe récente
S'élève dans l'enceinte où je prie à genoux. —
Je sens à ma paupière une larme brûlante...
Mais le Ciel exauça sa prière fervente ;
Ses souhaits sont comblés ; — Il repose chez vous.

Et dans ce pauvre monde où tout s'enfuit et passe,
Vous vieillissez, amis, qui lui donnez des pleurs.
Je vois de jour en jour le vieux temps qui s'efface!
Lorsqu'étranger, ici j'aurai perdu ma place...
Je ne demande rien que sa tombe et vos cœurs.

A. Krieg.